

Samuel Johsua



*Texte tiré de son intervention, non revu
par l'auteur*

Culture commune et disciplines

Je ne vais présenter que quelques éléments qui ne prétendent pas faire le tour de la question.

Tout d'abord, il faut se rendre compte de l'importance du thème de la culture commune qui n'est pas un thème exclusivement scolaire.

C'est d'abord un problème général, de société. La philosophe Hannah Arendt expliquait qu'on ne peut pas imaginer une société démocratique sans culture commune, parce que les pratiques démocratiques, quelle que soit la manière dont on les imagine, supposent un système de valeurs partagées. Même si l'on doit la critiquer, en l'absence de culture commune, dominent des éléments qui agissent comme extérieurs aux personnes. C'est l'aliénation au sens marxiste du terme, qui fait que domine une culture non maîtrisée par les populations. Aujourd'hui par exemple une culture de la marchandise.

Donc mon premier propos est de dire que la culture commune n'est pas d'abord une question scolaire, mais une question liée à l'organisation d'une société démocratique.

Evidemment on ne peut pas faire de commentaire sur ce qui se passe autour de nous en ce moment dans les banlieues. Quand cette culture commune est en crise, quand surtout le système de valeur est tellement mensonger, biaisé, maltraité, on voit que ça pose des problèmes. Il s'agit donc encore d'un problème social et non spécifiquement scolaire.

Mais la question qui nous intéresse ici c'est : comment l'école contribue ou non à l'élaboration de cette culture ?

Il y a beaucoup de choses qui sont dites sur ce sujet, et il y a beaucoup de brouillard.

Dans culture commune, ce qui compte avant tout c'est « commune ». C'est un point sur lequel on n'insiste pas assez. Quand on vise une culture pour tous, c'est bien pour tous ! C'est là qu'il y a difficulté. On nous dit aujourd'hui que la solution c'est le socle commun. Or la question du socle qui est avancée est critiquable sur deux points de vue :

- le socle fixe un niveau trop bas. C'est vrai en général, mais ça ne suffit pas à critiquer le socle, le problème fondamental c'est que :
- quel que soit le niveau, la question est de savoir s'il est vraiment commun, pour tous. Or le choix fait met en évidence le fait que ce socle n'est commun que pour une certaine partie de la population. Et que pour le reste il y aura une autre culture... On voit bien à qui s'adresse le socle. Pour parler clairement, pas aux enfants de la bourgeoisie.

Il n'a jamais existé un système qui fasse que vraiment on enseigne la même chose pour tous dans tout le pays.

Si on veut aller dans cette voie, les problèmes commencent pour définir ce qui va rentrer dans la culture commune scolaire. L'ensemble des savoirs disponibles dans une société est pratiquement sans fin. Il est impossible d'en faire une liste terminale. L'exemple typique c'est l'Encyclopédie de Diderot censée représenter l'ensemble du savoir de l'époque. Evidemment dans la perspective scolaire d'aujourd'hui, on voit vite qu'il y a une sélection drastique des savoirs à faire pour choisir ceux qui vont rentrer à l'école. Plus on est favorable à une culture vraiment commune, plus ce choix devient vraiment décisif. Qu'est-ce qu'on y met, et surtout qu'est-ce que l'on élimine, parce qu'en fait on élimine la grande majorité des savoirs.

Selon le choix qui est fait, ce n'est pas la même contribution de l'école à la société que l'on aura. Ce n'est pas la même société que l'on bâtit.

Comment rentrer dans cette discussion ?

Difficile car on ne change pas aisément ce qui existe, les enseignants, les disciplines... La culture actuelle résiste. Comment donc rentrer dans ce choix sans être totalement pris par le débat passé, c'est-à-dire en prenant appui sur les objectifs et la situation actuelle ?

Il existe des espaces de pratiques sociales dont on peut penser que la réflexion à leur propos devrait être partagée par l'ensemble de la population.

Ces pratiques sociales produisent des œuvres, c'est à dire des corps de savoirs à propos de ces pratiques. Le problème est de savoir si l'on doit « visiter » ces œuvres ou non ? Attention dans mon esprit, œuvre ce n'est pas seulement Molière et Racine. C'est une construction humaine. Le foot est une œuvre, les transports en commun sont une œuvre... Et il faut se garder d'une première chose : éviter qu'il y ait une hiérarchie dans ces pratiques sociales. Il y a certes une hiérarchie sociale, mais pour entrer dans le débat, il vaut mieux ne pas avoir *d'a priori*. Dans l'encyclopédie par exemple, Diderot présente les savoirs d'une manière non-hiérarchique : les mathématiques et la boulange... En particulier il faut se garder d'un choix implicite en terme d'intellectualisme, qui est une caractéristique particulière des sociétés européennes pour qui les œuvres à apprendre en priorité seraient les œuvres qui forment la pensée, loin de la pratique. Ce qui est faux du point de vue de la formation de la pensée. Mais il y a un point de vue de classe derrière ce choix là. Encore une fois, on cherche une culture « universalisante », commune, pour tous.

Prenons l'exemple de la culture technique. On dit que c'est important. Et qu'est-ce que l'on fait ? On oriente les gens dans l'enseignement technique. Si c'est important la culture technique, il faut que ça soit dans la culture commune. Mais on refuse de le faire pour ne pas imposer à la bourgeoisie une culture dont elle n'aura pas besoin. Il s'agit là d'un premier clivage. Mais il y en a beaucoup d'autres. Le clivage sexuel par exemple. A une époque il y avait de savoirs pour les femmes et des savoirs pour les garçons. Mais dès que l'on parle de commun, il y a aussi le risque d'écraser des différences bien réelles, sociales, sexuelles... Il y a donc un premier travail de mise à plat, de discussion autour de ce qu'il faut mettre dans cette culture, de quelle façon...

J'en viens à la question des disciplines puisque c'est une partie du sujet de la table ronde.

Les disciplines, ce sont des savoirs structurés à partir d'œuvres qui parlent de pratiques sociales. Et certaines existent en dehors de l'école. Si l'on parle de disciplines scolaires, c'est encore autre chose. Pour nous, enseignants, ça nous paraît naturel, mais on oublie que ce sont des constructions sociales. Par exemple on peut dire que l'enseignement des sciences physiques est un enseignement disciplinaire. Oui et non. Puisqu'il y a au moins la physique et la chimie. Ce choix de regrouper la physique et la chimie dans une discipline scolaire est spécifique à la France et aux pays francophones. Ailleurs, les enseignements sont séparés. La discipline scolaire est donc une construction. Autre type

de construction typiquement scolaire : les sciences économiques et sociales. Il y a les mots sciences, économique et social ! ça n'existe pas vraiment en dehors de l'école. Il y a donc une deuxième réflexion à mener sur le passage des œuvres aux disciplines scolaires, comment il s'effectue....

Maintenant est-ce qu'on peut se passer de cela ? On pourrait légitimement dire que tout étant très compliqué, quand on fait un choix, c'est au profit d'une catégorie ou d'une autre. Les disciplines, c'est un construit que l'on pourrait déconstruire... il faudrait en fait atteindre un ensemble de savoirs et compétences construites spécialement pour l'école. Avec l'espoir que l'on va s'en tenir aux compétences puisque ce qui nous intéresse ce n'est pas de réciter Molière mais de comprendre quelque chose en littérature. Et l'on nous assure qu'il s'agit là d'une compétence et non d'un savoir. Pourquoi ne pas aller directement à l'essentiel : aux compétences sans passer par les disciplines. Je ne vais pas développer beaucoup ici, mais il y a beaucoup de définitions des compétences. Et ce qui intéresse surtout certains dans cette opération, c'est d'évacuer les disciplines elles-mêmes considérées comme un obstacle à la construction de la culture commune. Il faut faire extrêmement attention à ça.

Le fait de rentrer dans la culture commune par le choix des œuvres, c'est déjà une limitation de la pratique sociale. Travailler ces œuvres par les disciplines, c'est encore une restriction. Les travailler par les disciplines scolaires, c'est encore une restriction supplémentaire. Mais si on élimine tout ça, avec l'illusion d'aller directement à la pratique sociale par le biais des compétences, on va finir par croire ou penser que l'on va pouvoir accéder ou toucher les pratiques sociales, sans avoir besoin d'école. Or si certaines pratiques sociales peuvent diffuser sans le passage par l'école, d'autres ne peuvent s'en priver. Tout le monde ne pourra y accéder sans passer par un système organisé d'étude pour l'ensemble de la société.

On nous dit que, ce qui ne va pas c'est justement l'étude. Il faut s'en débarrasser. Donc se débarrasser des disciplines qui sont un système organisé d'étude des œuvres. Mais alors on se débarrasse de l'école elle-même qui a été inventée justement parce que certaines pratiques ne diffusent pas si elles ne sont pas organisées de façon structurée en vue de la transmission à tous.

C'est donc très compliqué à résoudre et c'est pour cela que l'on a du mal. Mais au moins on discute.

Je terminerai par un rappel en forme de conclusion.

Nous sommes confrontés à une évolution générale qui va renouveler les polémiques traditionnelles dans le domaine pédagogique depuis un siècle et demi. D'un côté des gens qui se déchirent sur : comment on fait pour construire de l'humain à l'école ? Alors que de l'autre côté il y a des gens qui ont déjà choisi le fait que cette fonction de l'école ferait partie du passé. Il faudrait donc éliminer, d'une façon ou d'une autre cette construction historique.

Il faut à la fois discuter sérieusement de la culture commune, entre nous, viser le processus d'universalisation, mais ne pas se tromper d'adversaire, en prenant le temps d'identifier ceux qui sont sur l'autre voie que la nôtre.